

contexte clos de la cité dont sont souvent originaires les rappers, comme le rappellent leurs textes.

Dans un troisième temps, l'analyse textuelle des quelques groupes proposés par l'auteure permet de dégager des traits saillants. Ces groupes dénoncent la dégradation du contexte (inter)national des années 90, le racisme de la société française (avec l'apogée du Front national), la violence de l'État à travers les agissements de la police, l'engagement pour une histoire revisitée, la référence à l'Afrique, etc. De plus, les rappers se vivent comme des poètes conscients de leur art, d'où le développement de l'égo-centrisme (MC Solaar) comme une forme d'agonistique hyperbolique du Hip Hop. Il s'agit d'une forme de défi lancé aux autres rappers ; d'où encore le jeu sur leur identité (par exemple chez le groupe IAM). S'ils sont conscients de leur art, ils peuvent aussi véhiculer dans leurs productions textuelles la domination masculine propre à l'ensemble du corps social à travers l'évocation de la femme comme objet sexuel, attirée par les *badboys* ou les lascars des banlieues. Seule la mère demeure respectable, en ce sens que la femme est cantonnée à la figure maternelle qui s'oppose à la femme *bitch*. Malgré cet aspect regrettable, les rappers se sentent aussi dotés d'une vocation pédagogique. C'est pourquoi certains d'entre eux dénoncent la société de consommation (même si d'autres s'y complaisent), le capitalisme, ainsi que l'échec de l'État. De là, est également soulignée la fonction émotionnelle et ludique du rap qui lui donne une autre dimension, moins engagée. *In fine*, l'auteure indique que le « concept de rappeur regroupe des caractéristiques complémentaires et/ou contradictoires ; engagé, révolté, viril, libidinal, noir, capitaliste, égocentrique et artiste sont autant de qualificatifs nécessaires pour tenter de saisir le sujet rap » (p. 231).

Cet ouvrage sur le rap français contribue à fixer les traits saillants de ce mouvement musical, l'un des plus importants de la fin du XX^e siècle, avec ses contradictions et ses aspects multiples grâce à ses racines rhizomatiques, puisqu'il puise aussi bien dans la musique africaine-américaine que dans la tradition de l'art populaire français comme le souligne l'auteure. Si l'on peut se montrer réservé sur la méthode utilisée – parce qu'elle conduit parfois l'auteure à trancher sur ce qui est en question dans l'univers des rappers, notamment sur la définition du rap, l'injonction de l'engagement, la légitimation du rap, etc. – on doit pourtant souligner que la démarche proposée contient en germes les bases d'une étude plus approfondie en termes de réseau de relations

objectives entre différents agents, ce à quoi invite la lecture de cet ouvrage stimulant.

Buata Malela

University of Silesia, Katowice, Pologne
buata_malela@no-log.org

Histoire, épistémologie

Jean Claude CHEVALIER, Pierre ENCREVÉ, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva.*

Essai de dramaturgie épistémologique.

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2006, 423 p.

Les disciplines scientifiques naissent, vivent et meurent. Cette réalité, pourtant évidente au regard de l'histoire et de l'épistémologie, reste souvent méconnue ou masquée au nom d'une prétendue scientificité absolue et éternelle, sorte d'idéal hypostasié que revendiquent de nombreux scientifiques. Elle est tout autant ignorée de politiques qui croient, avec la naïveté des ignorants ou l'obsession de l'évaluation quantitative qui leur sert d'argument définitif, à l'existence d'un savoir hors des pratiques sociales. Au cours de ces naissances, de ces progrès et de ces morts – définitives ou provisoires – les revues jouent un rôle de premier ordre. C'est peu dire que la communication scientifique, comme pratique et comme *praxis*, est un élément fondamental de la création et de la diffusion des connaissances, mais aussi de la capacité qu'auront certaines écoles et disciplines d'étendre leur influence et leur territoire pendant un temps plus ou moins long. Les sciences de l'information et de la communication, nées en 1974 peuvent apprendre sur les processus du développement d'une discipline scientifique et sur le rôle des revues à partir de l'histoire des sciences du langage en France.

De ce point de vue, l'ouvrage écrit par Jean-Claude Chevalier et Jean-Pierre Encrevé est exemplaire. Il prend pour objet la linguistique que Pierre Bourdieu décrit lui-même dans les années 70 dans *Ce que parler veut dire* comme la reine des sciences sociales. Il montre en examinant les revues de linguistique comment l'école française, insignifiante dans les années 40, atteint une influence mondiale indiscutée dans les années 70, avant de retomber dans une quasi-léthargie à la fin du XX^e siècle. En une soixantaine d'années, une discipline se construit, prend son essor, domine puis perd l'importance qu'elle avait.

Cet *Essai de dramaturgie épistémologique* repose sur une méthodologie double. Il croise les histoires de vie et l'étude documentaire. Trois hypothèses structurent

le travail. La première est que les responsables de création de revues sont des membres importants de l'expansion de la linguistique française. La deuxième est qu'en les interrogeant sur les itinéraires qui les ont conduits à ces postes de responsabilité, on peut définir les lignes de force de cette discipline quand elle est en expansion. La troisième est que, à travers des entretiens, on peut approcher l'*habitus* de ces responsables et la représentation qu'ils ont de la discipline et du champ dans lequel ils opèrent.

Les deux auteurs ont bien connu les périodes qu'ils étudient et les acteurs qu'ils interviewent. Jean-Claude Chevalier est d'abord assistant de grammaire et philologie française à la Sorbonne (1955-1960) puis chargé d'enseignement à Lille (1960-1968). Après avoir fait sa thèse d'État sur l'histoire de la grammaire française, il sera nommé professeur de linguistique au Centre expérimental de Vincennes (future université Paris-8). Pendant des années, il est aussi le Secrétaire général de la revue *Langue Française*. Pierre Encrevé, élève d'André Martinet, sera aussi recruté à Vincennes. Dans les années 80, tous deux ont publié un premier travail sur l'histoire sociale de la linguistique, (*Langue française*, 63, 1984). Celui-ci va plus loin.

Les auteurs ont choisi une triple entrée. La première est offerte par la lecture des témoignages des acteurs de ce champ scientifique. Les entretiens qu'ils ont réalisés avec André Martinet, Algirdas Julien Greimas, Nicolas Ruwet, Maurice Gross, Julia Kristeva et une douzaine d'autres linguistes majeurs de l'époque permettent de comprendre les logiques d'acteurs, mais aussi des histoires de vie, entre carrière, préoccupations scientifiques et création de revues. La deuxième est la reprise des résultats de l'enquête réalisée en 1984 sur la création des revues dans les années 80. Elle permet une réflexion sur la construction d'un champ, qui est vu comme champ scientifique, épistémologique et champ social. La troisième est un échange entre les deux auteurs réalisé à l'occasion de la publication de cet ouvrage, quelque vingt ans après.

Le champ de la linguistique se structure en une vingtaine d'années. Entre 1900 et 1945, tout l'espace est occupé par les grammairiens et les philologues. La linguistique va se construire dans les vingt années qui suivent la guerre. On peut situer ce développement entre la rencontre de Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson et l'année 1968 qui verra le triomphe de cette discipline, en particulier à travers la création du centre expérimental de l'université de Vincennes.

L'histoire que reconstitue l'introduction de l'ouvrage parcourt ces années de construction d'une discipline. Elle montre le caractère souvent aléatoire des rencontres et des projets qui permettront la structuration du champ. Algirdas Julien Greimas et Roland Barthes se rencontrent par hasard dans une jeune faculté étrangère, le Centre d'Alexandrie. La création d'une section française de l'Association internationale de linguistique appliquée en 1964, qui réalisera un colloque par an, celui de 1967 marquera la rencontre d'IBM avec les jeunes linguistes et sémioticiens français (Antoine Culioli, Nicolas Ruwet, Jean-Claude Chevalier, Thomas Sebeok...) qui scelle le triomphe des grammaires formelles.

La transcription des entretiens occupe une grande partie de l'ouvrage. Leur lecture est conseillée à ceux qui ne savent pas que la science est le produit du travail d'acteurs, de personnes, avec leur histoire, leurs préoccupations et les hasards de leur vie. On apprendra comment Nicolas Ruwet, avant d'être le spécialiste de la grammaire générative transformationnelle, n'est intéressé que par la musique. Il se rend un peu par hasard, un peu poussé par des logiques sociales, aux séminaires de Jacques Lacan. Il se lie avec Algirdas Julien Greimas et Tzvetan Todorov et se retrouve encouragé par Roman Jakobson, qui lui trouve une bourse, à aller au MIT, chez Noam Chomsky. La revue *Langages* de Larousse naît ainsi. On rencontre aussi Julia Kristeva, jeune femme fraîchement immigrée à Paris, qui parcourt les milieux intellectuels et décide de fonder un champ qu'elle définira comme celui de la sémiotique et qu'elle contribue largement à construire.

Un échange intéressant montre comment les deux auteurs et Julia Kristeva ne sont même pas d'accord sur ce que sont la langue et la linguistique (p. 276 et sq.). Il devrait donc donner matière à réfléchir aux détracteurs masochistes des sciences de la communication qui remettent sans cesse en cause leur scientificité et leur identité comme celle de leur discipline au prétexte que les définitions même de la communication diffèrent selon les auteurs. À cette aune, la linguistique elle-même n'a pas grand-chose de scientifique, puisque les uns y voient le désir, d'autres l'outil du pouvoir et de l'exclusion, et d'autres encore l'objet purement mathématique des grammaires formelles.

Du point de vue des sciences de l'information et de la communication, le lecteur de cet ouvrage y trouvera plusieurs intérêts. Le premier est la description, d'un point de vue bourdieusien, de la constitution

du champ scientifique d'une discipline relativement récente et des mécanismes de construction d'un champ scientifique à travers le rôle de revues. Cet aspect du livre peut donner matière à réflexion pour penser le rôle et le fonctionnement des revues, à l'heure où l'évaluation des équipes et des chercheurs passe par les revues qui sont instituées comme le prototype du lieu central pour une discipline. Le second est la rencontre d'acteurs majeurs de disciplines proches de la nôtre (linguistique, sémiotique...), remarquablement rendue par les entretiens. Certes, la science et les revues sont des processus sociaux. Elles sont aussi le produit de l'action et de la vie d'individus, avec leurs carrières, leurs désirs, leurs convictions, leurs luttes. De cela aussi cet ouvrage permet de prendre conscience, et en ce sens il est un hommage aux scientifiques qui ont fait vivre des revues.

Bruno Ollivier

CRPLC, université des Antilles et de la Guyane
ollivierbruno@gmail.com

Fabrice d'ALMEIDA, *La vie mondaine sous le nazisme*.
Paris, Perrin, coll. Tempus, 2008 [2006], 529 p.

La mondanité est un concept rarement mobilisé dans les études historiques, moins encore quand on s'intéresse à la période nazie. Fabrice d'Almeida se propose de combler cette lacune et justifie son entreprise de deux manières. D'une part, il regrette que les historiens aient longtemps passé sous silence cet aspect du nazisme, au prétexte de se préserver, après la Shoah, de toute complaisance à l'égard de ce régime. D'autre part, il inscrit son projet dans le renouveau de l'histoire culturelle, notamment au regard de la « petite histoire » (p. 16). Cette histoire « de l'anecdote » ou du « détail » se veut révélatrice des événements. Elle n'entend plus se cantonner à l'évaluation de la responsabilité de personnalités de premier plan, d'institutions ou de groupes macro-sociaux dans l'avènement du nazisme, mais insiste sur la nécessité de s'intéresser à des groupes plus restreints et surtout aux modes de communication entre ceux-ci. L'auteur invite également à penser les transitions et formes de sociabilité susceptibles d'avoir fondé le consensus de toute une population autour d'un régime de terreur. Il entend démontrer que des mécanismes plus subtils que la force et la puissance ont permis l'émergence de ce système totalitaire et l'adhésion d'une grande partie du peuple allemand.

Fabrice d'Almeida définit son objet – la mondanité – comme « la capacité d'un pouvoir à vivre avec les

élites de son pays, à réaliser une synthèse entre le principe de puissance et celui de jouissance » (p. 20). La vie mondaine, lieu d'échange entre le pouvoir et les élites, se dévoile à travers des lieux, des pratiques, des moments, des événements, des représentations. Une telle définition laisse apparaître une notion protéiforme aux limites floues qui, cependant, a l'intérêt d'offrir à l'historien une occasion de travailler sur des sources que l'on tend d'ordinaire à délaisser : les faire-part, les listes de cérémonie, les cartons d'invitation, etc. Pour l'auteur, les solidarités et les liens entre la haute société et le pouvoir se structurent autour de quatre ressorts : l'intérêt, la passion idéologique, les émotions collectives et les affections personnelles (pp. 24-25). En relevant et en rassemblant les indices de ces types de sociabilité et en révélant leur rôle dans la construction du III^e Reich, il tente de répondre principalement à deux questions : le nazisme a-t-il réussi la fusion des élites et du peuple ? Les codes sociaux ont-ils été modifiés au sein même de la mondanité ?

Opérant une analogie avec la monarchie d'Ancien Régime, l'auteur s'attache à montrer à travers huit chapitres, organisés de manière tantôt chronologique, tantôt thématique, la manière dont Hitler et les principaux dirigeants nazis ont su s'appuyer sur une vie mondaine préexistante et lui emprunter ses codes. En la faisant « descendre socialement » (p. 19), tout en l'ouvrant quantitativement, ils ont su former autour de l'image du Führer non une unique cour, mais des cercles courtisans, constellation symptomatique à la fois d'« une politisation généralisée de la vie sociale et d'une centralisation sans pareille des pouvoirs » (p. 19).

De manière logique, le premier chapitre évoque les années de jeunesse du national-socialisme et donne un aperçu des premiers contacts des nationaux-socialistes avec les gens du monde au début des années 20. L'auteur montre qu'Hitler savait jouer de son image : brutal en public et dans les brasseries où il tenait ses discours, il savait se faire subtil et habile en société pour séduire. Progressivement, il intègre les cercles munichois en forgeant des amitiés durables avec des personnalités issues des milieux de l'édition et du journalisme, par exemple avec Ernst Hanfstaengel, Dietrich Eckart ou les Bruckmann, avec de grands industriels tels les Bechstein et, naturellement, avec la famille Wagner. Fidèles de la première heure, ces notables subventionnent le Parti et n'hésitent pas à apporter leur soutien quand Hitler est emprisonné après le putsch manqué de 1923. Ce n'est cependant qu'à partir de 1927, alors que le NSDAP profite du